

# *Libretto*



CHARLES SIMMONS

# LES LOCATAIRES DE L'ÉTÉ

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
ÉRIC CHÉDAILLE

Préface de  
JÉRÔME CHANTREAU

*libretto*

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE  
TERESKA TORRÈS-LEVIN

AVEC LE CONCOURS DU  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Titre original :  
*Salt Water*

© Charles Simmons 1997.

© Éditions Libretto, Libella, Paris 2022

I.S.B.N. : 978-2-36914-668-1

Né en 1924, Charles Simmons est un romancier américain que la critique a comparé à J. D. Salinger. Seuls deux de ces livres – mais il n'en publie un que tous les dix ans – ont été traduits en français. Charles Simmons fut également éditeur et éditorialiste pour la fameuse *New York Times Book Review*.



## PRÉFACE

Prenez le décor le plus simple possible : une île, la plage sous vos pieds et la mer en face. Posez sur la côte endormie deux baraques en bois peintes en bleu pâle, délavées d’embruns. Mettez deux chiens à courir, sans but ni raison, et deux micro-familles, l’une en regard de l’autre. Et dans ce décor bord de mer, faites qu’il ne se passe à peu près rien, comme en août, quand on dit que les vacances sont reposantes. Voilà, en quelques mots, le cadre des *Locataires de l’été*. Pourtant, dès la première page, Simmons nous avertit : cela finira mal. C’est pourquoi nous lisons ce livre sur le bonheur dans l’attente d’une catastrophe. D’où viendra-t-elle ? Rien à l’horizon, n’étaient une sortie en mer à la voile, des cocktails au bord du soleil couchant, un poème griffonné, une fête un peu gâchée par le désir et l’alcool. Pour un peu, on se croirait dans un Fitzgerald océanique, des élégants, jouissant, en attendant l’écroulement du monde.

J’ai découvert Charles Simmons récemment. Peu de gens autour de moi l’avait lu. Deux de ses romans avaient été traduits en français. Simmons était un écrivain discret. Il était l’auteur de peu de livres, dont un chef d’œuvre. Mais pas n’importe lequel.

Le roman de Simmons est un grand livre de chevet, un chef d’œuvre de poche. Pourquoi grand ? Parce qu’il dit l’essentiel,

et même un peu plus. Pourquoi petit ? Parce qu'on pourrait passer devant sans le voir. Une esquisse. Un pastel. Il y a peu de livres aussi épurés. Depuis que j'avais lu *Le Bonheur des tristes* de Luc Dietrich et que j'avais appris qu'un grand roman peut tenir en peu de mots, je savais qu'il en existait, je les cherchais partout.

Et voilà dans mes mains *Les Locataires de l'été* qui semblaient avoir été écrits avec de l'eau, sur du sable. Un récit scintillant comme le bord de la vague, à la tombée du soir. Une aquarelle qui peint l'été radieux, les premières amours et les errements du cœur. Rien de bien original, avouons-le. Mais le coup de génie de Simmons, c'est d'avoir ouvert l'été en deux, et d'avoir regardé à l'intérieur. Qu'a-t-il vu ? Que personne ne prend la jeunesse au sérieux. Que la nonchalance est un crime. Que l'été finit mal.

Mais avant ça, quel enchantement ! Simmons lâche quelque part cet aphorisme : « L'amour crée quelque chose à partir de rien. » C'est, pour moi, la définition même de ce roman magique. Peindre des personnages et même des lieux, en vacances, c'est-à-dire en absence. De quoi ? D'eux-mêmes, des contingences de la vie, et nous montrer, sur eux, l'œuvre de l'amour-alchimiste. Ce qu'il fera de ce rien, de ce vide radieux qu'on appelle le bonheur familial, qu'on appelle la pure jeunesse. Comment il va changer les intuitions en certitudes et les évidences en question. Où vont les vagues quand elles se retirent ? écrivait la poétesse Elaine Audet. Et quel cadeau des abysses déposent-elles sur la plage ? Corps de noyés ? Détritus ? Bois flotté ? L'amour, l'amour, toujours recommencé. Où va-t-il, quand il ne trouve pas un cœur pour l'accueillir, cet amour ? Et que faire de ceux qui nous aiment, quand ils auront tout détruit ?

Voici un exemple de l'art de l'épuration chez Simmons, à savoir, la rencontre amoureuse en trompe l'œil : « *J'étais*



*toujours assis sur la galerie lorsque Zina et sa chienne apparurent au sommet de la dune.* » Surviennent à la fois l'héroïne et l'amour. C'est le moment du coup de foudre, celui pour lequel même Flaubert ne peut s'empêcher d'ajouter des rubans. Simmons choisit l'épuration. Zina, accompagnée de sa chienne comme d'une copine faire-valoir, surgit des sables comme une femme Touareg. Au-dessus de la ligne claire de la plage, les formes de son corps se découpent. Le garçon s'enflamme. Adieu, l'enfance ! Ils ont cinq ans d'écart. Cela s'appelle un détournement de mineur, comme dans *Le Diable au corps* dont ce roman est la version estivale. Détourner, c'est bien ce que fait Zina. Le sortir du vert paradis. La première leçon de cette fausse vestale, est d'apprendre au narrateur à regarder. Elle se laisse photographier, lui enseigne le cadre, ce qui entre et qui sort, le visible et le caché. À la fin, elle lui dit : *« Tu ne m'as pas photographiée, tu m'as caressée. »* On ne peut être plus clair.

C'est ainsi que nous voyons le ressort tragique comprimer le cœur amoureux d'un enfant de quinze ans. Nous reviennent nos échecs de Dom Juan aoûtien et les râteaux de fin soirée sous les lampions multicolores. Michaël aime et ne sera pas aimé en retour. Et Simmons de dérouler le fil d'un récit cruel comme le cœur d'une pin-up de camping.

Mais plus encore, dans ce livre, l'auteur nous parle du danger permanent de vivre et d'aimer. Les jours de bonheur filent à la vitesse des nuages. Les personnages consacrent leurs vacances à ne rien faire d'extraordinaire. Ils s'ennuient souvent, boivent, se rapprochent au point de se mélanger et entament une danse dangereuse. Valses comporte des risques. Surtout avec ces locataires qui sont gens de passage. À qui rien n'appartient et qui n'appartiennent à personne. Dangereux libertaires. Qui laissent des impayés dans les cœurs broyés. Je te veux, je te prends, et je t'abandonnerai sur le sable comme un coquillage triste et vide.

Au fil des pages, nos souvenirs s'éclaircissent, celui d'un baiser dérobé sous l'ombrage d'un pin maritime, d'un maillot de bain blanc saillant sur une peau bronzée, d'un simple mot lâché derrière soi, et notre cœur d'enfant dévoré par les flammes, comme une garrigue. Avons-nous rêvé? Si oui, alors quelle est cette douleur quand on songe à l'été? Tout s'en va avec les courants, les visages s'estompent, les amours dérivent au large, et la location d'été retrouve son vide et sa vacance. On ne devrait jamais tomber amoureux en été. Heureusement, nous ne sommes pas allés aussi loin. Comme tout grand roman, *Les Locataires* ouvrent une fenêtre sur nos vies impossibles, celles que nous aurions pu vivre si nous avions eu le courage des héros de romans. Mais nous avons été timorés, prudents, et c'est pour cela que nous vivons plus longtemps. Nous qui, pour mieux vivre, évitons les risques, alors que c'est exactement le contraire qu'il faudrait faire. C'est cela que nous dit Simmons : méfiez-vous de ce jaillissement de vie, de désir intense, de ces corps nus qui sortent de l'écume. Les larmes, nous dit-il encore, ont le même goût que la mer. Méfiez-vous de l'été.

Au cœur du roman, il y a un beau personnage de père, séducteur, fort, égoïste. Un héros antique. Il est parfait, jusque dans ses plus horribles défauts. On ne s'y attache pas. Il est séducteur et faillible, comme tous les pères. Mais on aime les liens qui l'attachent à Michaël. C'est ce qui me touche le plus dans ce livre : la découverte qu'entre un père et son fils, il est d'abord question de danger. On voudrait se croire en sécurité, juché sur les épaules paternelles. Regardant le monde de haut. Et nous le sommes, en vérité. Mais c'est une fois descendu que commence la vraie vie. Les dangers nous attendent, au premier rang desquels le premier baiser. *Les Locataires*, c'est le livre de l'enfance menacée. Micha voudrait rester encore un enfant. Juste un été de plus. Quelques

jours à jouer sur les rochers, à pêcher le requin-marteau avec papa. Faire des choses dangereuses et amusantes. Apprendre à découper la queue d'une raie avant qu'elle ne vous foudroie. Savoir nager dans les baïnes. Risquer sa vie avec la certitude qu'on ne va pas mourir. Il n'y a pas d'être au monde qui soit plus courageux qu'un enfant, quand son père l'accompagne.

Justement. Jusqu'où nous accompagne-t-il? Se peut-il qu'il nous lâche la main en plein courant? À quel moment sommes-nous trahis par ceux que nous aimons le plus? Ce sont les questions auxquelles répond ce livre tragique et discret.

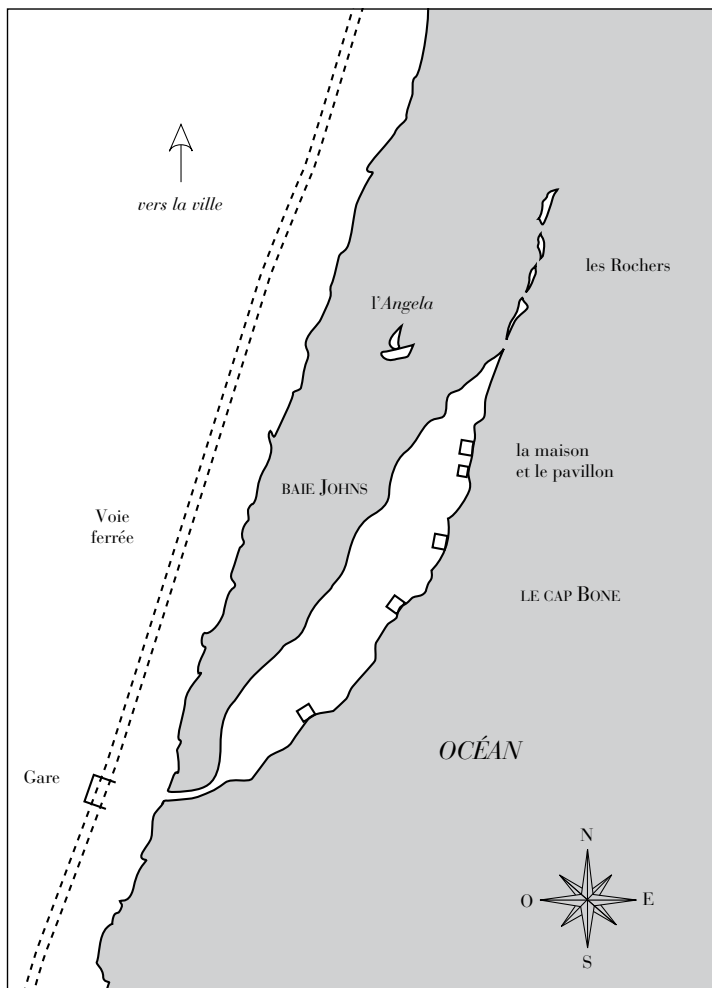
JERÔME CHANTREAU



– *Donc, messieurs, nous sommes bien d'accord, dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil et en allumant un cigare. Chacun de nous va raconter l'histoire de son premier amour. À vous de commencer, Serge Nicolaïévitch.*

IVAN TOURGUENIEV, *Premier amour*, 1860.





LES LIEUX DE L'HISTOIRE





## I

### LE BANC DE SABLE

C'est pendant l'été de 1968 que je tombai amoureux et que mon père se noya.

Une semaine durant, alors que juin tirait à sa fin, un banc de sable se forma à un mille au large. Il n'était pas visible, mais des brisants indiquaient sa présence. Chaque jour, on s'attendait à le voir émerger à marée basse. Jamais pareil banc ne s'était constitué aussi loin en mer et l'on se demandait s'il allait tenir. S'il restait en place, les eaux bordant la plage seraient plus calmes et nous pourrions amener notre bateau, l'*Angela*, en face de la maison au lieu de le laisser au mouillage dans la baie Johns, de l'autre côté du cap Bone. Question baignade, bien sûr, ce ne serait plus la même chose, et c'en serait fini des parties de ricochets dans le ressac.

Mon père et moi sortions pêcher le maquereau, l'églefin, le bar, la truite de mer. C'était le bar qui bataillait le plus et qui avait la chair la plus délectable. Nous prenions aussi pas mal de roussettes. Ce fretin dépourvu d'intérêt, nous le rejetions à l'eau. De temps en temps, nous pêchions le requin, le vrai, avec un gros hameçon, trop lourd pour le lancer. On y accrochait un filet de maquereau. Je l'emportais à la nage pour l'écarter du bateau et le laissais descendre au fond. Je procédais de la sorte même lorsque j'étais tout gosse, sauf qu'à l'époque je me laissais dériver sur ma chambre à air

et que papa me ramenait à l'aide d'une corde. Cela n'était pas du goût de maman, même si je ne le faisais que par mer calme. Une fois, nous avons pris un requin-marteau d'une centaine de livres, et c'était bien le poisson le plus étrange que j'eusse jamais vu. Il avait la tête en forme de mailloche, avec un œil à chaque bout. Plusieurs personnes nous assurèrent que c'était un mangeur d'hommes, mais mon père était de l'avis contraire.

Nous prenions aussi des raies pastenagues. Si papa en avait une au bout de sa ligne et que je fusse à la maison, il m'appelait à grands cris et j'arrivais en vitesse avec le harpon. La pastenague est un poisson large et plat; quand on le ferre près du bord, en eau peu profonde, il lui arrive de se plaquer sur le fond à la manière d'une ventouse et pas moyen de le remonter. Il faut alors entrer dans l'eau en cuissardes et le percer avec la foëne de sorte que l'eau, en le traversant, supprime l'effet de succion. Nous en primes de cinq pieds d'envergure. Avant de harponner une telle raie, il faut poser le pied sur sa queue, armée d'un dard et qui bat furieusement, et la lui trancher. Il y a des coins où on les mange, mais pas chez nous.

Ce n'était jamais moi qui entraais dans l'eau avec le harpon : mon père ne voulait pas. Il y allait et moi je tenais la ligne. Une fois, après que papa lui eut sectionné la queue et transpercé le corps, la raie a décollé avec la foëne et le reste, et m'a fait passer par-dessus bord. Le moulinet était verrouillé. Toujours agrippé à la canne, j'avais été entraîné jusqu'à l'endroit où se tenait mon père. Il m'a arraché la canne des mains et, quand nous avons fini par ramener la raie, elle était plus morte que vive. Une fois décrochée, elle resta à flotter à la surface.

– Imagine que je n'aie pas été là, dit mon père : tu pensais peut-être tenir jusqu'à la saint-glinglin?

– Parfaitement que oui, lui rétorquai-je.

Il m'ébouiffa les cheveux.

C'était l'été de mes sept ans.

Le cap Bone n'était pas un endroit comme les autres. Pendant la Première Guerre mondiale, puis pendant la suivante, il avait été annexé par l'armée. Ensuite de quoi il avait été classé réserve naturelle. En 1946, il ne comptait que fort peu d'habitations. L'arrangement avec les autorités prévoyait que leurs propriétaires pourraient en jouir pendant une durée de quarante-cinq ans, soit jusqu'en 1991 ; il était en revanche interdit d'y bâtir. Mes parents prirent possession de la maison en 1952, année de ma naissance et du décès de mon grand-père maternel. Il l'avait construite au début des années trente, et c'est là que ma mère passa les étés de son enfance.

Comme moi, elle était enfant unique. Elle soutenait que cette maison, trois fois trop grande pour elle et ses parents, l'était tout autant aujourd'hui pour nous. Ma mère était du genre à se plaindre. Non, cette maison n'était pas trop grande. Je raffolais de tant d'espace et de lumière. Le rez-de-chaussée était percé de fenêtres et de portes vitrées, et une galerie en faisait tout le tour. Maman disait que son père goûtait lui aussi cette lumière. Elle répétait souvent que je le lui rappelais, ce qui me faisait plaisir car elle l'avait beaucoup aimé. Mais je me voyais plus ressembler à mon propre père, même si je n'étais pas d'accord avec lui sur bien des choses.

L'ensemble du mobilier datait du temps du grand-père et il était du genre monumental. Ainsi, il y avait un canapé en osier sur lequel, mon père s'allongeant à un bout et moi à l'autre, nos mollets seuls se chevauchaient. Ma chambre était assez vaste pour contenir mon lit à deux places et, de plus, laisser suffisamment d'espace pour évoluer autour. Blackheart, mon chien, dormait toujours avec moi et jamais

nous ne nous gênions. Chaque année, quand septembre arrivait et que nous retrouvions notre appartement, où mon lit était de dimensions plus modestes, c'était la même période de réadaptation.

Même si, au bout d'une semaine, le banc de sable n'était toujours pas visible à proprement parler, sa présence se faisait chaque jour plus manifeste. Désormais, les vagues y brisaient entièrement.

– On pousse jusque là-bas ? proposa mon père.

À croire qu'il lisait mes pensées.

– C'est marée basse, ajouta-t-il. On pourra faire une pause sur le sable. Au retour, le courant de flot nous portera. Ça te dit ?

Nous étions tous les deux bons nageurs. Lui pratiquait généralement le crawl. Moi, je préférais nager sur le dos, ce qui est plus lent mais aussi moins fatigant, et puis j'aimais bien contempler le ciel tout en battant des bras. Le corps dans l'eau et la tête dans les nuages, est-il rien de meilleur ? Toutes les fois que nous nagions ensemble, mon père prenait de l'avance, puis il se retournait, plongeait, restait un moment sous l'eau, remontait et s'ébattait ainsi le temps que j'arrive à sa hauteur. Une vraie tortue de mer.

Il n'aurait pas dû folâtrer de la sorte cette fois-là. Nous avions un demi-mille à parcourir en direction du large et il était en train de gaspiller ses forces. Au bout de deux cents yards, je vis que nous avions fait une erreur d'appréciation. Nous allions bien trop vite. Contrairement à ce que mon père avait dit, ce n'était pas encore l'étalement de basse mer. Le jusant n'était pas terminé et le courant nous entraînait vers le banc de sable. La marée retardait chaque jour d'une heure. Il était midi ; or je me souvenais que, la veille, la mer était basse à midi pile. Aujourd'hui, il se passerait encore une heure avant qu'elle fût étalement. Je le dis à mon père.

– Ce n'est pas grave. On n'aura qu'à attendre sur le banc de sable avant de revenir.

Il ne paraissait pas inquiet. Néanmoins, il avait cessé de batifoler.

Arrivés sur le banc, nous découvrîmes que l'endroit était plus profond que nous ne l'avions supposé. Papa avait tout juste pied, moi pas. Il essaya de me tenir par la main pour m'éviter d'être entraîné vers le large, mais le courant l'emportait lui aussi. J'étais obligé de nager rien que pour rester sur place.

– Pas moyen de se reposer, dit-il. Il faut rentrer. Tu ne dois pas céder à la panique. Tu m'as bien compris ?

– Je ne vais pas paniquer.

– Tu veux que je te soutienne ?

– C'est ça qui me ferait paniquer.

Nous progressions très lentement. L'idée que ce courant contraire mollissait peu à peu nous soutenait. La question était de savoir qui de lui ou de nous faiblirait le premier.

Là-bas sur la plage, des gens nous suivaient des yeux. Quand nous fûmes plus près et que je sus que c'était gagné, je me retournai sur le ventre et agitai le bras à l'intention de maman. Je bus la tasse. Blackheart était là ainsi que deux autres personnes, les occupants du pavillon et leur chien. Il nous fallut vingt-cinq minutes pour rentrer alors que l'aller n'en avait pris qu'une dizaine.

Papa et moi demeurâmes un long moment allongés sur le sable, complètement exténués. Les deux chiens venaient nous renifler pour voir si nous étions vivants. Maman me tenait la main. Elle était furieuse contre papa. Les deux locataires, qui venaient de s'installer dans le pavillon, restèrent auprès de nous. Mrs Mertz était de l'âge de ma mère. Sa fille, Zina, même vue à l'envers, était très belle. Elle avait les cheveux châains, les yeux marron, le teint mat et les lèvres pourpres.

On les aurait dites sculptées. Elle n'arrêtait pas de serrer sa chienne dans ses bras et de la caresser, comme si c'était elle et non pas nous qui avait manqué y rester. Puis elle me toucha la joue, par simple curiosité, me sembla-t-il. Je tombai aussitôt amoureux de Zina.

Après le dîner, ce soir-là, mon père me fit signe de l'accompagner dehors. Nous descendîmes au bord de l'eau sans beaucoup parler. Sans doute voulait-il regarder la mer, ou bien encore s'éloigner de maman qui ne lui adressait pas une parole. La journée avait été radieuse et limpide. Mais le ciel s'était couvert et une brise humide et frisquette soufflait du large, levant un petit clapot.

– Durant un moment, j'ai bien cru que tu allais me planter là, dis-je.

– Jamais je ne ferais une chose pareille. Qu'est-ce qui t'a laissé penser ça ?

– Juste une idée comme ça.

– Est-ce que toi, tu m'aurais abandonné ?

– Sûrement pas.

– À la bonne heure, dit-il en me passant un bras autour des épaules.

Chaque fois qu'il faisait cela, je sentais qu'il m'aimait.

Quand nous rentrâmes, maman était en train d'allumer du feu dans la cheminée.

– Vous êtes retournés sur les lieux du crime ? dit-elle.

Sa colère était en train de retomber. Nous fîmes une partie de Monopoly. Le temps était en train de changer et, dans la nuit, un coup de nordet se leva. Il souffla trois jours durant. Quand la tempête s'apaisa, le banc de sable avait disparu.

## II

### LA LEÇON DE PHOTOGRAPHIE

Il fait généralement un temps frais et ensoleillé au lendemain d'un coup de nordet. Pas question d'aller s'allonger sur la plage car le sable y est toujours humide. Il est possible d'aller se baigner à condition de savoir à quoi s'en tenir. Mon père avait coutume de dire qu'après la tempête l'océan était soupe au lait. Les vagues, puissantes, brassent un sable qui va mettre deux jours à se déposer. La grève a été affouillée, de telle sorte que la pente en est très forte. On peut être fauché par une lame de fond et se faire rouler sur les graviers. Si les eaux sont peu engageantes près du bord, plus au large elles sont carrément dangereuses. Des courants s'opposent, formant des remous capables d'entraîner un nageur au fond.

Ce matin-là, assis au soleil sur la galerie, je songeais à nos locataires. Papa venait de partir à son travail. S'il avait été là, il serait sûrement allé les mettre en garde contre les dangers de la baignade. C'était à moi de le faire. Mais je demeurais là. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi je ne me levais pas pour prendre le chemin du pavillon. Il se dressait là-bas derrière la dune, à une trentaine de pas. Il était dix heures : elles devaient être levées. Je suppose que c'était à cause de Zina : j'éprouvais une sorte de timidité à l'idée de la voir à l'endroit.

Avoir des locataires était chose nouvelle pour nous. Nous